

LYON ARTISTIQUE

THÉÂTRAL, LITTÉRAIRE, MUSICAL

Publication hebdomadaire illustrée paraissant le Dimanche

— Les manuscrits ne sont pas rendus —

ADMINISTRATION, RÉDACTION, ANNONCES :

Société de Publicité Artistique

LYON, 12 et 14, rue Bellecordière, LYON

ABONNEMENTS

LYON ET LE RHONE		DÉPARTEMENTS	
Six Mois	4 fr.	Six Mois	5 fr.
Un An	8 fr.	Un An	10 fr.

SOMMAIRE

TEXTE. — Menus Propos de Carnaval, **Pierre Virès**. — Le Théâtre au Concert, **Camille Saint-Saëns**. — Lettre Parisienne, **Charles Dulot**. — *Siegfried* à Rouen, **Henri Bernard**. — Concerts Symphoniques, **Marcel Guy**. — Les Théâtres à Paris. — Echos et Nouvelles. — Théâtre des Célestins. — Chronique sportive.

ILLUSTRATIONS. — Le baryton Lassalle. — Dessin Comique. — Un Flirtage peu banal.



MENUS PROPOS

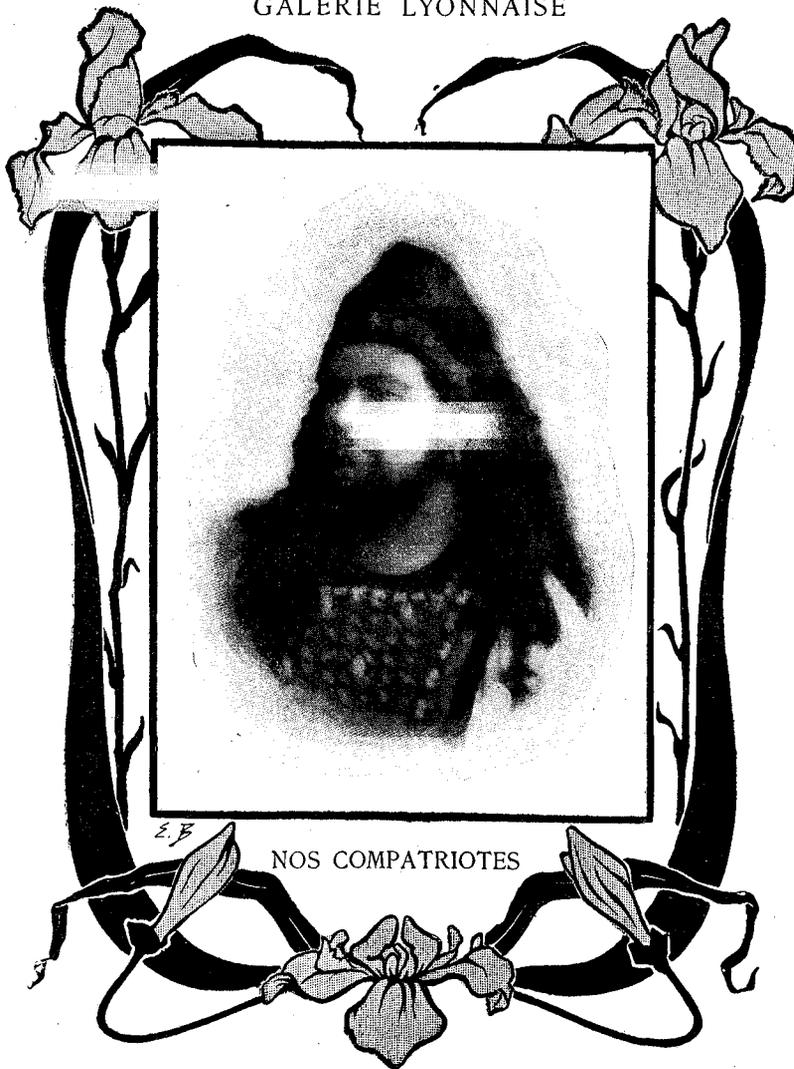
de Carnaval

Nous sommes à la veille du Carnaval ; déjà nos grands bals ont commencé cette série de réjouissances officielles et monotones : Bal Militaire, bal du Cyclophile. Aujourd'hui, c'est le bal de l'Harmonie Lyonnaise ; le bal de la Préfecture est renvoyé ; celui des Etudiants étale ses affiches multicolores.

Et cependant, si je vous affirme qu'on ne sait plus s'amuser, qu'on ne sait plus rire aujourd'hui, vous allez me traiter de misanthrope et d'importun. Ne vous en déplaise, je maintiens mon dire et j'affirme que la jeunesse n'est plus jeune et qu'elle a perdu sa gaité et son exubérance d'autrefois.

Au lendemain du bal des Etudiants, ceux-ci reprendront leurs habitudes taciturnes et déambulatoires, aux applaudissements des bons papas Prud'hommes, qui se figurent qu'on ne travaille bien qu'à la condition d'être morose et de pontifier en robe de chambre devant un Moulon vierge du couteau.

GALERIE LYONNAISE



NOS COMPATRIOTES

Le baryton LASSALLE

(Photographie VICTOIRE.)

Que sont devenues nos vieilles traditions du Carnaval ? Envoyées ! Tout est morne, triste, boueux aujourd'hui. A peine, les samedis de bals périodiques quelques masques sales, gras, couverts d'oripeaux de louage rôdent-ils sur les trottoirs, honteux et cachant leur misère sous des loques qui puent la marée à plein nez.

Renan a écrit quelque part : « S'amuser est une manière inférieure, une manière réelle pourtant de toucher le but de la vie. » Si l'on en croit Renan, un savant, nous sommes obligés de convenir que nous ne sommes guère éloignés d'avoir trouvé la manière vraiment supérieure de vivre : l'art de s'ennuyer prodigieusement.

Adieu les gais violons d'antan ; nos carnivals sont bien morts.

Comme nous étions plus jeunes jadis !

Je me rappelle encore les bals merveilleux de l'Alcazar, où Antony Lamothe conduisait son orchestre, en lui tournant le dos, et semblait entraîner et guider la cadence des groupes soulevés par sa baguette magique.

L'Alcazar a disparu depuis si longtemps et un antiquaire montrait, il y a quelques années à peine, le brancard, acheté à l'encan, où chaque soir de bal la jeunesse portait Lamothe en triomphe. C'était une tradition. Aujourd'hui on hausse les épaules quand on parle de ces belles soirées.

Et, si nous remontons les chroniques, quel carnaval endiablé menaient nos pères, qui certes ne croyaient pas décrocher en s'amusant quelques heures !

Je me souviens d'avoir entendu conter une soirée char-

mante organisée en plein carnaval, il y a près de cinquante ans, en 1856, je crois, par les artistes lyonnais, à la suite d'un concert donné par Georges Hainl, chef d'orchestre du Grand-Théâtre, à son bénéfice.

La fête eut un succès splendide. Les artistes avaient choisi, pour ce bal, le restaurant de la place Bellecour, — aujourd'hui la Maison Dorée, depuis que les pierres de taille et les vérandas ont remplacé les planches qui lui tenaient lieu de mur. Ce bal était intime; les artistes devaient y venir tous déguisés en paysans; la soie et le velours en étaient sévèrement proscrits. Le comique Lamy, grand ordonnateur de la fête, portait le costume de maire de village, et le baryton Vigourel était son garde champêtre. Un souper précéda le bal et donna lieu à un incident tragi-comique.

Enfreignant la discipline imposée, M^{lle} Coelina Mathieu, chanteuse légère, s'était présentée en riche costume bressan, robe de soie bleue et tablier de soie noire. Au moment où le garçon passait le potage, le maire et son garde champêtre le firent trébucher, non sans malice, et le bouillon s'étala sur la robe de soie de M^{lle} Coelina Mathieu. Elle eut l'esprit de ne pas se fâcher et de comprendre, et la fête n'en continua qu'avec plus d'entrain.

La camaraderie régnait alors en maîtresse au théâtre. Aujourd'hui qui donc oserait le prétendre ?

*
**

Cet abandon de notre carnaval est vraiment navrant. Autrefois — ah ! il y a longtemps — temps de *décadence*, disent les pédants — depuis la fête des Rois jusqu'aux Cendres, en y ajoutant la mi-carême, tout jeune homme bien lancé avait quatre ou cinq invitations pour chacun des jours gras. Les équipages s'alignaient devant les portes-cochères des hôtels de Bellecour et des Terreaux, et les oreilles des noctambules avaient le choix pour saisir au passage, soit un accord des « Lanciers », soit une apostrophe de laquais. Chez Matossi, chez Berthoux, aux Deux-Mondes — encore un disparu — on entendait jusqu'au matin le cliquetis des verres. Aujourd'hui, rien, plus rien, ou à peu près rien.

Ah ! qu'on nous rende notre vieux carnaval, nos mascarades populaires, nos fêtes joyeuses d'autrefois ! Et le *Cheval fol*, et la *Chevauchée de l'âne* et l'*Entrée magnifique de M. Bacchus* et de M^{me} *Dimanche-grasse en la ville de Lyon*, et tant d'autres folies dont les chroniques nous ont transmis les hilarants détails, alors que nos pères faisaient des noces de cent jours et buvaient l'hydromel dans leurs bottes.

Et, sans aller chercher si loin, en remontant seulement au commencement de ce siècle qui finit — il est vrai que nous avons parcouru tant de chemin depuis ! — demandez aux anciens ce qu'étaient ces journées de carnaval qui révolutionnaient tout Lyon !

Le spectacle commençait à midi. Chaque quartier avait « sa bande » qui parcourait la ville, tambours et musique en tête. Et chacun, dans la foule, de crier : « C'est la bande de Bourgneuf ! Voilà la bande de Saint-Georges ! »

Les rues fourmillaient d'une foule bariolée, groupes et masques isolés, à pied, en voitures, à cheval, qui s'apostrophaient de mille lazzi.

La fête se terminait le *Dimanche des Brandons*, aujourd'hui *Dimanche des Bugnes*, qui ne se distingue plus de nos jours des autres dimanches que par l'énorme pile de bugnes indigestes entassées à la porte des friteurs et encadrées de buis.

En 1823, l'opposition lyonnaise se mit de la partie et, le jour des Brandons, on promena dans la ville un char attelé d'une haridelle sur lequel était fixée une bière couverte d'un drap noir. Sur les côtés on voyait des banderoles, avec ces mots : *Assignation, saisie, protêt, banqueroute, mort en 1823*; et, sur le derrière du char, on lisait : *Enterrement du Commerce lyonnais*.

Un Mercure, les ailes brisées, conduisait le char funèbre, suivi de deux ou trois cents jeunes gens vêtus de noir. Place Bellecour, la police voulut arrêter le cortège; mais on passa outre jusqu'au quai de Villeroy, où l'on jeta la bière dans la Saône.

Il y eut naturellement des procès-verbaux, et le lendemain on vendait dans tout Lyon la complainte de l'enterrement.

Cette scène lugubre n'était du reste qu'un incident au milieu des réjouissances générales. On savait rire alors; aujourd'hui, on le pourrait encore, on ne l'ose pas.

Au diable les pédants ! et deux mots pour rire en finissant, deux mots d'un bébé voyant sortir dimanche matin, du bal du Cyclophile, une de nos plus jolies artistes, décolletée de la façon la plus suggestive :

— Dis, maman, sa couturière a donc oublié de lui faire des manches?...

Pierre Virès.

OLD ENGLAND, Tailleurs pour Messieurs, 8, rue Lafont.



Le Théâtre au Concert

Le grand musicien français Camille Saint-Saëns publie à la Société d'éditions artistiques, un volume intitulé *Portraits et Souvenirs*. Nous reproduisons les passages essentiels d'un chapitre que le maître consacre à la musique de concert. Sous le titre de « Le Théâtre au concert », M. Saint-Saëns déplore l'envahissement des programmes de concert par la musique scénique et apprécie avec le sens le plus juste et la sagacité la plus fine les compositions des grands maîtres de la Symphonie.

Nous vivons maintenant dans l'abondance des beaux concerts, et l'on est fort souvent embarrassé le dimanche pour savoir où aller, parce qu'on voudrait être partout à la fois. Une seule chose m'afflige quand je regarde les affiches : c'est que la symphonie tend à disparaître, menacée par l'envahissement de la musique écrite en vue du théâtre, laquelle prend indûment sa place.

Il est en art une vérité qu'on ne devrait jamais oublier, c'est que rien de ce qui n'est pas approprié à sa destination ne saurait être réellement bon. Chaque œuvre doit être vue dans son cadre.

Dans la pratique, cette vérité, comme beaucoup d'autres, souffre des tempéraments. De tout temps on a songé à enrichir les programmes de concert avec des fragments empruntés au théâtre, dont il y aurait grand dommage à se priver. Les ouvrages disparus du répertoire, ceux des théâtres étrangers contiennent des pages admirables que l'on n'entendrait jamais, si les concerts n'étaient pas là pour les recueillir; mais ces infractions légitimes à une règle ne doivent pas devenir la règle: on doit, au contraire, garder dans les concerts la première place aux œuvres écrites spécialement pour eux, sous peine de fausser le goût du public et d'amener une décadence fatale. En France, on aime tellement le théâtre qu'on en met partout. Nos jeunes compositeurs l'ont toujours en vue;

s'ils écrivent pour les concerts, au lieu d'œuvres réellement symphoniques, ce sont trop souvent des fragments scéniques qu'ils nous donnent, des marches, des fêtes, des danses et des cortèges à travers lesquels on entrevoit, au lieu du rêve idéal de la symphonie, la réalité très positive de la rampe. Les fragments d'opéras sont devenus la première attraction des concerts, comme s'il n'y avait pas, dans la musique de concert proprement dite, un aliment suffisant pour l'appétit des amateurs.

Or, il y a tout un monde.

*
**

Haydn a écrit cent dix-huit symphonies; la collection complète, en copies très correctes, est à la bibliothèque de notre Conservatoire. Beaucoup d'entre elles ne sont que de simples divertissements, écrits au jour le jour, pour les petits concerts quotidiens du prince Esterhazy; mettons que le quart mérite d'être exécuté : cela fait encore un joli chiffre. En tout cas, les magnifiques et célèbres symphonies qu'Haydn écrivit à Londres, pour les concerts de Salomon, ont un droit incontestable à la lumière du jour. Haydn est le père de la musique instrumentale moderne; qui ne connaît pas son œuvre ne saurait se mettre à un juste point de vue pour juger les œuvres actuelles; dans ses deux oratorios, *la Création*, *les Saisons*, il a déployé une fertilité d'invention, une richesse de coloris qui tiennent du prodige, et tels effets dont nos amateurs attribuent l'invention à Mendelssohn ou à Schumann existent déjà dans ses œuvres merveilleuses. Haydn possède un atticisme étonnant, analogue à celui de nos écrivains français du temps passé. Il sait toujours s'arrêter à temps, et sa musique n'engendre jamais l'ennui. Elle n'est ni shakespearienne, ni byronnienne, c'est évident; Haydn n'était pas un agité, son style reflète la sérénité de sa belle âme. Est-ce une raison pour écarter ses œuvres? Une galerie de tableaux se couvrirait de ridicule, si elle remisait au grenier un Pérugin, sous prétexte qu'on n'y trouve pas les effets troublants d'un Ruysdaël ou d'un Delacroix. Il en est d'un répertoire de concert comme d'une galerie de peinture : tout ce qui est bon doit y trouver place. Le public, mesurant volontiers la valeur des œuvres à l'intensité des sensations qu'ils lui font éprouver, se trompe du tout au tout : c'est l'élévation des idées, leur originalité, la profondeur du sentiment et la beauté du style qui font la valeur des œuvres, non le trouble plus ou moins grand que leur audition amène dans le système nerveux. La recherche de la sensation, lorsqu'elle devient le but de la musique, la tue à bref délai, amenant en peu de temps une monotonie insupportable et une exagération mortelle.

*
**

Avec Mozart, depuis que les éditeurs Breitkopf et Haertel ont publié ses œuvres complètes, nous sommes en possession d'une mine inépuisable. Mozart improvisait constamment : il y a un choix à faire dans le monde des œuvres qu'il nous a laissées; mais le nombre des morceaux dignes d'admiration est vraiment extraordinaire. Les symphonies de Beethoven elles-mêmes n'ont pu réussir à éclipser la Symphonie en *Sol mineur* (sur laquelle Deldevez a écrit, dans *Curiosités musicales*, des lignes si fines et si instructives), la Symphonie en *Ut majeur* (*Jupiter*), dont l'*adagio* seul est une des merveilles de la musique. Les motets avec orchestre sont des chefs-d'œuvre, et leur vraie place est plutôt au concert qu'à l'église, où

ils sembleraient aujourd'hui quelque peu mondains, comme toute la musique religieuse de la même époque; et rien n'est comparable à la collection des concertos pour piano. Il y en a une trentaine, dont les deux tiers sont de premier ordre; la variété des combinaisons, la richesse des effets, en font une création à part. On sait qu'il est de mode chez les amateurs dits « avancés », de mépriser les concertos et, en général, tout ce qui touche à la virtuosité; si bien qu'un riche répertoire, comprenant des œuvres de Sébastien Bach, Beethoven, Mozart, Mendelssohn, Schumann, et des meilleurs, est mis à l'index. On croit montrer ainsi une réelle délicatesse de goût : on ne montre, en réalité, qu'une profonde ignorance de l'histoire et de la nature de l'art, soit dit en passant et sans intention de froisser personne.

Beethoven n'a pas écrit que ses Neuf Symphonies. On a de lui des chœurs détachés avec orchestre, et son oratorio *le Christ au mont des Oliviers*, qui n'est pas de sa grande manière, mais dont le charme et la fraîcheur ne sauraient être trop vantés.

*
**

Inutile de parler de l'œuvre de Mendelssohn, il est assez connu; cependant *Elie*, œuvre gigantesque, complet à tous les points de vue, chef-d'œuvre et type de l'oratorio moderne, a été bien rarement exécuté à Paris. Pour ce qui est de l'oratorio ancien, qui constitue à lui seul toute une bibliothèque, on a prétendu que notre public ne se l'assimilerait pas. C'est un préjugé, et rien de plus : les tentatives de M. Lamoureux dans ce genre avaient attiré non seulement le public, mais la foule. Si nous avions une vaste salle munie d'un orgue, une société chorale et orchestrale formée en vue de ce genre, faisant entendre l'œuvre immense (et beaucoup plus varié qu'on ne le suppose) de Haendel, ce qu'il est possible d'exécuter dans celle de Bach, et tant d'œuvres modernes, depuis Mendelssohn et Schumann jusqu'à Gounod et M. Massenet, en passant par Berlioz et Liszt, croit-on que le public lui ferait défaut? Jules Simon, lorsqu'il était ministre, a caressé ce beau rêve artistique; malheureusement les ministres passent, et les idées restent... sur le carreau. Pourtant nous avons eu, en dehors des brillantes tentatives de M. Lamoureux, les exécutions plus modestes dues à l'initiative de M. Bourgault-Ducoudray, celles de la Société *Concordia*. Tous ces essais ont prouvé la vitalité du genre et la faveur dont il jouirait près du public, si celui-ci était admis à le mieux connaître.

De Berlioz, on entend la *Damnation de Faust* et la *Symphonie fantastique*, quelquefois *Roméo et Juliette*; on joue encore l'ouverture du *Carnaval romain*, plus rarement celle de *Benvenuto Cellini*, qui l'égale si elle ne la surpasse. Mais l'*Enfance du Christ*, la symphonie *Harold*, les ouvertures et les chœurs détachés, tout cela aurait besoin d'exécutions réitérées pour entrer dans la mémoire et être goûté comme il convient. Nous avons des concerts dont chaque programme porte le nom de Richard Wagner, et nous n'en avons pas qui fassent le même honneur à Berlioz.

Enfin, il est souverainement injuste de ne pas exécuter les *Poèmes symphoniques* de Liszt, ses symphonies *Faust* et *Dante*. Musique de pianiste! a-t-on dit; mais Liszt, sur le piano, n'était pas du tout un « pianiste ». A qui ne l'a pas entendu dans son éclat, il est presque impossible d'en donner une idée; Rubinstein seul pouvait le rappeler par sa puissance surhumaine, son grand senti-

ment artistique, son action énorme sur l'auditoire; mais de telles natures ne sauraient être semblables, et Liszt était tout autre chose. Rubinstein domptait les difficultés comme Hercule terrassait l'hydre de Lerne; devant Liszt, elles s'évanouissaient : le piano était pour lui une des formes de l'éloquence.

On l'a accusé de choses absurdes, d'avoir cherché à mettre en musique des systèmes philosophiques. Cela est complètement faux; Liszt n'a jamais traduit musicalement que des idées poétiques, et si l'on veut condamner toute musique autre que la « musique pure », alors ce n'est pas seulement la sienne qu'il faudra rejeter, mais aussi la *Symphonie pastorale*, les symphonies et les ouvertures caractéristiques de Mendelssohn, tout Berlioz et tout Wagner. On a prétendu que ses œuvres étaient incompréhensibles; cependant les *Préludes*, le *Tasse* ont été essayés à Paris avec un succès complet, alors que tant de pages de Berlioz, Schumann, Wagner, Mendelssohn même, n'ont pas été comprises du premier coup. Liszt a créé, avec ses *Poèmes symphoniques*, un genre nouveau : c'en est assez pour qu'il ait droit à une grande place dans les concerts symphoniques. En l'en exilant, comme on le fait, on ne commet pas seulement une injustice; on supprime, au détriment du public, une page essentielle de l'histoire de l'art.

*
**

L'auteur de *Samson et Dalila* énumère ensuite, parmi les œuvres qui doivent former le répertoire des concerts, un certain nombre de pièces étrangères et françaises au nombre desquelles nous devons placer d'abord les admirables compositions de M. Saint-Saëns, que sa modestie lui interdit de nommer, et conclut en ces termes son intéressant article :

... Vous verrez que les concerts pourraient, s'ils le voulaient, ne rien devoir à la musique de théâtre; que, s'ils lui ouvrent leurs portes, ce doit être à la condition qu'elle ne mettra qu'un pied chez eux, et non quatre; et que notre public, qui croit tout connaître, ne possède qu'une faible partie des trésors auxquels il a droit.

Camille Saint-Saëns.

Bassin de **SOURCE DES CÉVENNES**
VALS DIGESTIVE, LAXATIVE, DIURÉTIQUE



LETTRÉ PARISIENNE

La mise en scène. — Des coupes authentiques pour les libations funèbres des *Erinnyes*. — Reprise de *Michel Strogoff* au Châtelet. — *Diane de Lys* au Théâtre-Français. — *Les Maris de Léontine* au théâtre des Nouveautés.

La mise en scène qui fut évidemment de tout temps, pour les théâtres de Paris, une chose importante, tend à devenir la seule importante, celle qui primera bientôt toutes les autres. C'est actuellement, entre les directeurs, une extraordinaire émulation pour se surpasser dans le luxe du décor, dans l'ingéniosité des machineries, dans la splendeur des costumes, et jusque dans le souci de la couleur locale. Il semble pour chacun d'eux que sa suprême ambition soit de s'entendre proclamer par MM. les critiques « le premier metteur en scène de Paris », titre que ceux-ci décernent assez volontiers, mais sans doute un peu à la légère et sans y attacher beaucoup d'importance, car ils sont prompts à le reporter d'un nom à un autre. Aujourd'hui, ce sera M. Albert Carré, parce qu'il vient de monter avec une

extraordinaire splendeur *Orphée*, ou avec une décoration très scrupuleuse, *Louise*; mais demain, ce sera M. Ginisty, parce qu'il a donné les *Princesses de légende* avec la figuration la plus exquise ou tout simplement parce qu'il s'est soucié de faire faire les libations funèbres du second acte des *Erinnyes* avec des coupes authentiques, oui, oui, avec des coupes authentiques?

— Voilà sans doute la première fois qu'on joue une pièce antique avec des « accessoires » du temps! s'écria avec admiration un de ses membres les plus influents.

Et ce jour-là M. Ginisty fut heureux; il crut sans doute avoir définitivement triomphé de ses collègues. Mais son illusion ne dura guère. Voilà en effet que les versatiles critiques lui ont déjà trouvé un remplaçant dans leur admiration. Et quel remplaçant, M. Rochard, le directeur du *Châtelet*.

M. Rochard — le Jupiter des panoramas mouvants et des olympes de ballerines, ainsi qu'on l'a qualifié à cette occasion — a donné, avec une mise en scène extraordinaire, une reprise de *Michel Strogoff*. Cette mise en scène était si admirablement réglée — les décors ont en effet régulièrement fonctionné et les entr'actes ont duré moins d'une heure vingt — que les journaux ont consacré de longs comptes rendus à cette représentation. On ne peut raisonnablement supposer en effet que ce soit pour l'intérêt de l'œuvre, pour sa nouveauté que tant d'encre ait pu être répandue...

Car peut-on parler même de « reprise » pour *Michel Strogoff*? La pièce est jouée en moyenne cent fois par an et par direction au Châtelet! Et ce n'est pas là un reproche... Puisque les parents ne se décident pas à ne plus avoir d'enfants, M. Rochard a bien raison de remonter *Michel Strogoff*. La Gaieté ne jouera-t-elle pas bientôt la *Mascotte*? M^{lle} Biana-Duhamel, qui fit sept cents représentations à *Miss Helyett*, ne remonte-t-elle pas l'unique succès de sa déjà longue carrière de comédienne? L'Opéra ne prépare-t-il pas le *Roi d'Ys*? Le Théâtre-Français ne nous a-t-il pas donné ces jours-ci *Diane de Lys*?

*
**

... Il ne faut pas reprendre certaines pièces du passé :

Ceci dit à propos de la « reprise » au Théâtre-Français de *Diane de Lys*, reprise plutôt inutile, car cette comédie ne compte pas parmi les meilleures de Dumas fils. C'est presque un mélodrame, et le romantisme exagéré de ses derniers actes rappelle de près le Théâtre de Dumas père. Les sentiments qui animent les différents personnages sont si lointains de nous, si dépourvus d'humanité qu'il nous émeuvent tout juste autant que des héros factices de mélodrame.

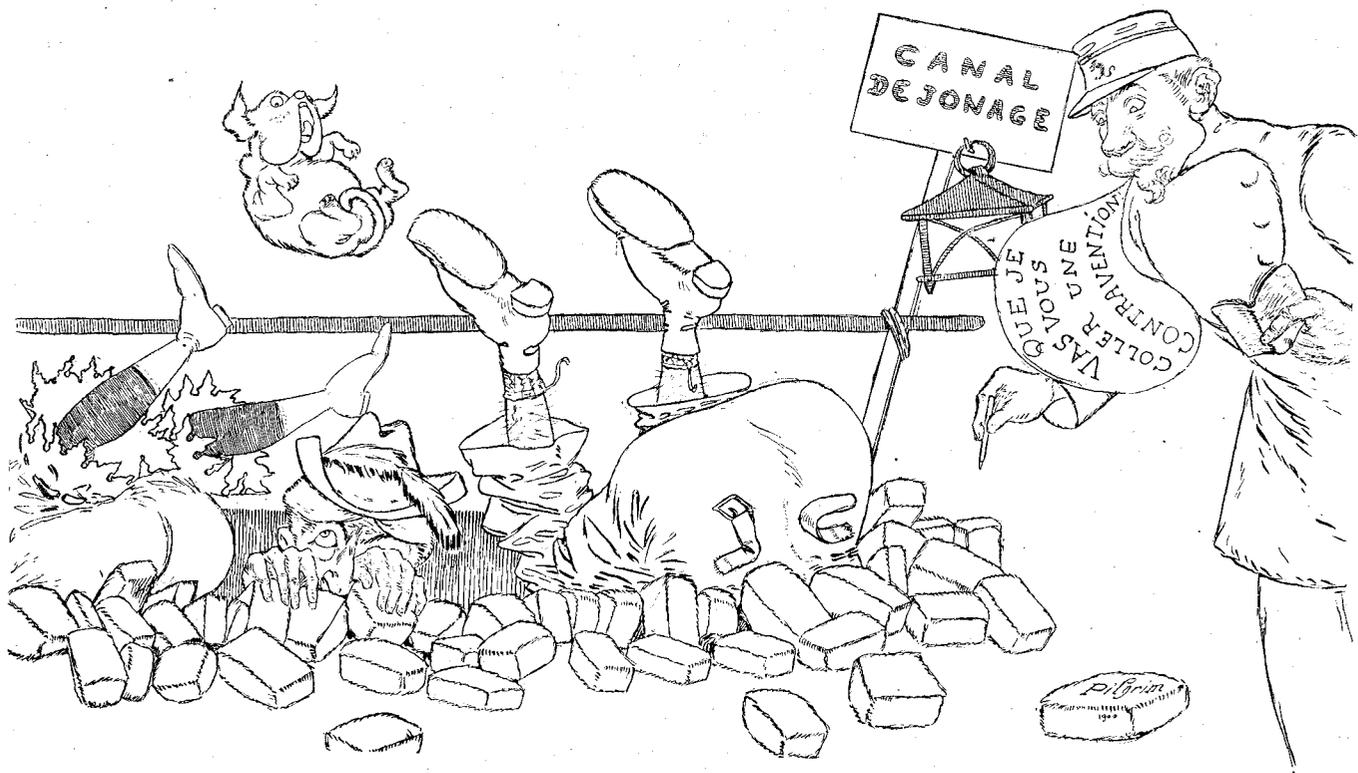
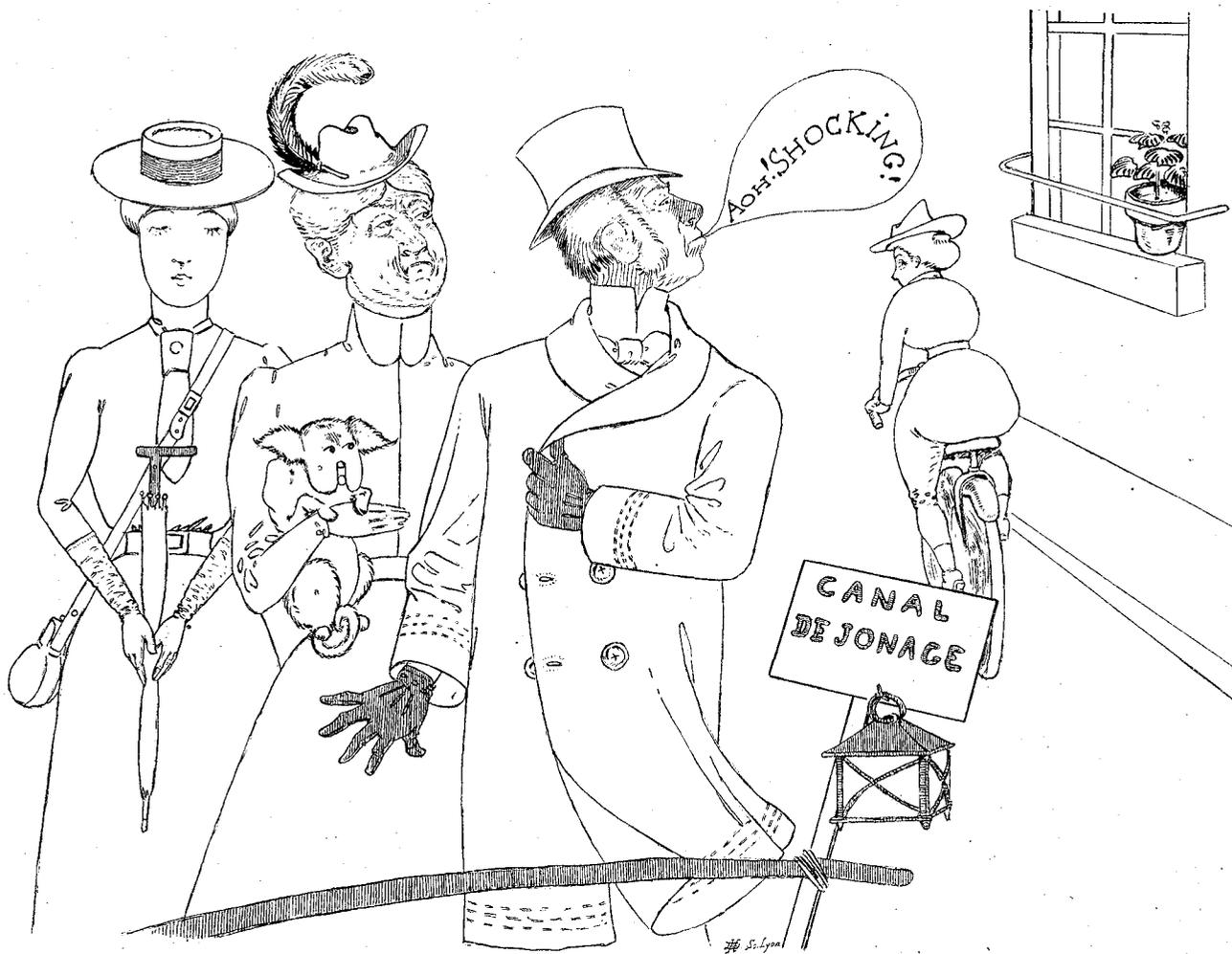
Mais si invraisemblable que soit cette œuvre, il s'y trouve encore beaucoup de cet esprit spécial à Dumas fils, qui met de la vie et du mouvement et donne de l'intérêt à une action qui n'en présente guère par elle-même.

De plus, en n'essayant pas inutilement de rajeunir *Diane de Lys* et en la jouant avec les costumes de l'époque, la Comédie-Française s'est montrée fort avisée et a dissimulé fort habilement ce qu'il y a d'un peu vieilli dans l'œuvre. Ce fut un vrai plaisir de revoir les robes à crinolines, les longues redingotes et les gilets à châles, et c'est peut-être à cause de cette reconstitution curieuse que chacun s'accorda à trouver que « ce n'était pas ennuyeux ».

Et puis, surtout, si le succès fut honorable, c'est que M^{me} Bartet est tout simplement admirable en *Diane de Lys*. On ne saurait être plus légère, plus coquette, plus spirituelle et aussi plus sincère.

*
**

M. Alfred Capus vient de triompher, au théâtre des Nouveautés par les moyens les plus gais, les plus simples et les plus charmants. Sa comédie *les Maris de Léontine* est tout à fait exquise.



C'est beaucoup mieux que l'œuvre d'un vaudevilliste tout à fait habile et d'un homme de beaucoup d'esprit : la verve de M. Capus est intarissable. On ira voir cette comédie bien longtemps.

Je voudrais vous donner une analyse détaillée. Mais je n'ose... d'abord parce que ça m'entraînerait à être beaucoup trop long — défaut auquel je suis naturellement enclin — et puis... et puis il y a sans doute de chastes oreilles parmi les lectrices du *Lyon Artistique* ! Et je les effaroucherai peut-être. Au reste, il est probable, — du moins je le souhaite — qu'on jouera cette comédie sur la scène des Célestins. M. Lenéka est trop littéraire esprit pour ne pas être séduit par les *Maris de Léontine*.

Les *Maris de Léontine* ne sont pas un vaudeville. Malgré le flagrant délit, malgré le commissaire, malgré les erreurs de certaines personnes qui ne savent pas bien quelles sont les autres, ce n'est pas un vaudeville. La péripétie, le quiproquo, n'est que de la fantaisie, une nécessité de ne pas sombrer dans la monotonie. Les ahurissements ne se prolongent jamais en farce et se résolvent tout de suite en mots exquis et profonds, en psychologie amusante.

M. Capus ne croit pas à la fidélité des femmes — et peut-être bien a-t-il raison ; mais il pense de tout son cœur qu'une infidélité bien comprise, bien administrée, assure le bonheur des époux et que les demi-chagrins font les grandes quiétudes.

On s'est vraiment fort diverti ce soir-là. D'autant plus que l'interprétation met bien en valeur la verve de l'auteur. M. Germain — simiesque et ahuri — lance avec folie d'inattendues répliques. M^{lle} Armande Cassive... ah ! il est bien difficile de s'habituer à sa voix !

M^{lle} Armande Cassive qui débuta dans une opérette à décors, *le Pays de l'Or*, à la Gaité, puis fit quelque bruit à cause d'une balle de revolver qu'un amant ennuyé se logea dans la tête — vous vous en souvenez, cela se passait à Lyon — M^{lle} Cassive n'a de talent qu'un certain mouvement... du dos, une façon de se trémousser vaguement empruntée à Palmire. Elle ne parle pas, elle crie *faux* ; c'est loin aussi d'être du chant ! Mais enfin elle exprime bien l'inconscience remuante de Léontine...

On conçoit pourtant le rôle tenu par une autre artiste — ce n'est pas comme Réjane dans le *Béguin* !

Charles Dulot.

OLD ENGLAND, Tailleurs pour Dames, 8, rue Lafont.



« Siegfried » à Rouen

(DE NOTRE CORRESPONDANT)

Notre théâtre des Arts a représenté, le premier, en France le *Siegfried* de Wagner.

Siegfried est le troisième drame de la tétralogie l'*Anneau de Nibelung*. Le héros, le jeune Siegfried, fils de Siegmund et de Siegelind, demeuré orphelin a été élevé par l'astucieux Mime, le nain impuisant, dépouillé par les géants de l'or fatidique et qui s'essaye en vain à ressouder les tronçons de l'épée de Siegmund brisée, dans la *Valkyrie*, par la lance de Wotan.

C'est Siegfried qui, joyeusement, avec les débris de l'épée, forge un glaive étincelant. Héroïque et fier, vierge et ingénu, le jeune homme entre dans la forêt : renseigné par la voix d'un oiseau sur les ténébreux desseins de Mime, il tue le nain d'un coup d'épée et plonge son glaive dans le flanc de Fafner, le dragon qui garde le trésor jadis ravi aux Nibelungen par les Géants.

Le trésor a livré à Siegfried ses richesses sans nom : maître de l'anneau magique, le héros traverse les flammes qui environnent Brunehild, la vierge guerrière endormie par Wotan en punition de sa désobéissance, et la Valkyrie déchue, éveillée par les premières paroles d'amour de Siegfried, se donne à son libérateur.

Rien ne saurait décrire la splendeur de la partition de Wagner : quelques scènes, notamment celle de la forge, au premier acte ; celle de la forêt traversée par les murmures infinis de la nature qui s'éveille, atteignent aux plus hauts sommets de l'art orchestral et harmonique. Quant au troisième acte, au grand duo d'amour entre Brunehild et Siegfried, on peut le compter parmi les plus géniales conceptions de la musique de tous les temps.

L'œuvre de Wagner est, dans son ensemble, correctement interprétée : c'est à M. Dalmorès qu'est échue la lourde tâche de personnifier Siegfried. On ne peut que louer sa vaillance et l'étonnante sûreté de musicien dont il fait preuve dans ce rôle difficile et écrasant.

Les défauts même de M. Dalmorès le servent dans ce rôle ; son organe un peu rude traduit à merveille la brutale franchise du jeune héros.

M. Grimaud compose avec beaucoup de goût le personnage de Wotan (le Voyageur) et M. Vinche prête sa profonde voix de basse au dragon Fafner. L'organe de M^{lle} Bossy manque un peu de fraîcheur et de charme dans le rôle de Brunehild, M^{lle} Eva Romain chante d'une ample voix la malédiction d'Erda, et M^{lle} Lemeignan détaille agréablement les mélodies caressantes de l'oiseau, concourant à un ensemble satisfaisant, que dépare seulement la présence de M. Féraud de Saint-Pol dans le rôle d'Albérich.

Ce qui fait défaut à l'exécution de *Siegfried*, c'est la pensée vivifiante, la connaissance approfondie des traditions et du style de Wagner, la compréhension de cette musique passionnée, chaude et troublante.

En dépit de sa bonne volonté, M. Amalou s'est montré fort au dessous de la tâche redoutable qu'il avait assumée ; l'orchestre, numériquement très insuffisant, mal équilibré de sonorités, exécute confusément la partition de Wagner : les mouvements sont pour la plupart inexacts, les nuances mal observées, et les *leitmotiv*, les thèmes qui forment la trame symphonique du drame ne se détachent pas avec assez de netteté.

Sous ces réserves, formulées par les représentants de la Presse parisienne conviés à la première, on doit féliciter hautement notre directeur M. François, qui a encadré le drame de Wagner de magnifiques décors et qui a fait preuve d'une initiative et d'une intelligence artistique dignes de tous éloges.

Henry Bernard.



Concerts Symphoniques

Les concerts avec orchestre ont été pendant trop longtemps si rares à Lyon, que notre public ignore encore des œuvres célèbres dans le monde entier : c'est ainsi que nous avons entendu, dimanche pour la première fois à Lyon, une symphonie de Brahms, deux ans après la mort de l'auteur, alors que depuis vingt ans les compositions du maître allemand sont inscrites au répertoire de tous les concerts d'orchestre.

Il ne faut pas se dissimuler que le public a accueilli la symphonie en *ré* avec quelque froideur : l'œuvre, il est vrai, est abstraite, laborieuse et longue. Brahms, nous dit-on, est le continuateur de Beethoven ; sans doute, le maître viennois s'est efforcé de reproduire les procédés et les formes caractéristiques des dernières œuvres de Beethoven. Mais combien froides et sèches paraissent ces formules, quand elles ne sont plus vivifiées par le génie de Beethoven ; banales aussi apparaissent les formules de Mozart, mises en œuvre par l'insouciance d'un Rossini ou la préciosité d'un Paër ; prétentieux et stériles nous semblent les procédés de Wagner quand, de nos jours, Messieurs X. et Z. essayent de se les approprier.

Nous goûtons fort les *Liéders* pénétrants et intimes de Brahms, son *Requiem* allemand, que traverse un souffle panthéiste, ses sonates et ses œuvres de chambre, ingénieuses et souvent originales. Les symphonies sont dignes d'estime assurément ; leur visée d'art est haute et noble, dédaigneuse des gros et menus effets, des débâches de coloris, des puérités rythmiques et orchestrales auxquelles se complaisent tant de musiciens modernes ; malheureusement les idées génératrices, peu saisissantes parfois peu floues,

manquent d'originalité et de puissance, les développements sont souvent diffus et l'orchestration, lourde et pâteuse, ne possède ni la concision énergique et lumineuse de l'instrumentation classique ni la richesse des timbres et la variété polyphonique de Berlioz, de Liszt ou de Saint-Saëns.

Il faut savoir gré à l'Association Symphonique d'avoir tenté d'initier le public lyonnais aux beautés sévères de ces œuvres dignes en tout cas d'estime, et l'orchestre de M. Jemain a droit à des éloges pour la correcte exécution qu'il a donnée de la Symphonie de Brahms.

M. Mirande a fait entendre une exquise suite empruntée aux airs de ballet de *Castor et Pollux* et que l'orchestre a finement détaillée, et la *Marche héroïque* de Saint-Saëns, page admirable, robuste, grandiose et émouvante, enlevée avec beaucoup de brio.

Le soliste du concert était M. Hollman, applaudi l'an dernier aux Concerts Symphoniques; M. Hollman a fait apprécier sa virtuosité, et sa rare ampleur de son dans des *variations symphoniques* médiocrement intéressantes de Boëllmann, et dans la belle paraphrase écrite par Max Bruch sur le *Kol Nidréï* de la liturgie israélite.

Marcel Guy.



Echos et Nouvelles

Voici les dates des représentations de *Tristan et Yseult* au Grand-Théâtre: mardi 6 mars, vendredi 9, mardi 13, vendredi 16, mardi 20 et vendredi 23.

La location est ouverte pour ces six représentations.

De Vienne: L'empereur d'Autriche a décoré hier Verdi de l'ordre le plus haut: Art et Science.

On annonce de Bayreuth la mort du docteur Von Muncker, conseiller intime et maire de Bayreuth, dont le nom restera intimement lié à l'histoire de la musique wagnérienne.

Après que Richard Wagner eut reconnu que les difficultés financières et les intrigues courtoisanesques avaient rendu impossible la construction à Munich du théâtre wagnérien selon les plans de Schinkel, il s'adressa à Von Muncker et trouva en lui l'homme possédant l'énergie nécessaire pour réaliser son idée et édifier à Bayreuth le théâtre modèle qu'il rêvait.

Les Bouffes-Parisiens viennent de représenter une opérette écrite par Charles Lecocq sur le sujet de la *Belle au bois dormant*. La partition de l'auteur du *Petit Duc* renferme d'agréables pages, interprétées par des artistes connus du public lyonnais, notamment M^{me} Tariol-Baugé et le baryton Périer.

La Bodinière à Lyon. — Parmi les nombreuses tournées qui parcourent la France en ce moment, il en est une éminente qui offre un caractère d'actualité tout particulier, la tournée de la Bodinière, que nous allons avoir la bonne fortune d'applaudir les 28 février, 1^{er} et 3 mars, à l'Horloge.

Mais en dehors de ces attrait et de celui de quelques chansonniers du Chat-Noir qui accompagnent la tournée, la Bodinière nous montrera la *Marche au Soleil*, l'épopée en ombres de la mission Marchand, établie d'après les clichés et documents de la mission.

Le bureau de location est ouvert, pour ces trois représentations, tous les jours, de 9 heures du matin à 10 heures du soir, à l'Horloge, 137, cours Lafayette.

Nous apprenons avec plaisir que notre ami et collaborateur Pierre Virès, rédacteur à *L'Express*, vient d'être décoré de l'ordre du Cambodge.

A l'Opéra-Comique.

M^{lle} Delna a résilié l'engagement qui la liait avec M. Gailhard. Elle va rentrer à l'Opéra-Comique dans la seconde quinzaine d'avril.

Elle appartiendra six mois par an à ce théâtre et elle touchera huit mille francs par mois.

Elle rentrera dans l'*Orphée* de Gluck, en créant le rôle de la Fée Grignote dans *Hensel et Gretel*.

Les vieux comédiens s'en vont. Il y a quelques semaines,

c'était Barré, de la Comédie-Française, presque oublié dans sa longue retraite; hier, c'était le pauvre Léonce qui s'éteignait au Raincy, à l'âge de quatre-vingts ans, dont le nom était ignoré des jeunes générations, mais que nous avons connu et applaudi dans toute la force de son comique fantaisiste.

Léonce avait débuté au Folies-Marigny, qu'Offenbach venait de créer et qu'il suivit au passage Choiseul, lorsque le futur compositeur de la *Belle Hélène* y installa les Bouffes-Parisiens. Son nom est attaché aux distributions de presque tous les ouvrages qui furent donnés sur cette petite scène pendant la première évolution de l'opérette. Quand l'Athénée souterrain de la rue Scribe ouvrit ses portes en 1867, Léonce y fut engagé, mais il revint plus tard aux Bouffes, avant de devenir le pensionnaire des Variétés et plus tard des Nouveautés.

Sur ces différentes scènes, il créa *Orphée aux enfers*, *Geneviève de Brabant*, le *Pont des soupirs*, *Malbrough s'en va-t-en guerre*, *Fleur de Thé*, le *Trône d'Ecosse*, la *Cour du roi Pétaud*, *Mam'zelle Nitouche*, *Lili*, le *Grand Casimir*, les *Brigands*, etc.

Un excellent artiste, et qui eut son heure de grande vogue, Victor Caussin, a succombé, mercredi dernier, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, à une attaque d'influenza. Né à Montélimar, le 6 décembre 1806, Caussin, qui était fils d'un chef de musique militaire, fut un des premiers qui, lors de l'invention de l'ophicléide, se livrèrent à l'étude de cet instrument, et l'habileté qu'il acquit lui valut de très grands succès, principalement aux fameux concerts de Musard père, dont il fut un des solistes les plus renommés. Lors de la fondation du Gymnase musical militaire, Caussin y fut nommé professeur d'ophicléide, et pendant seize ans il forma de nombreux élèves pour nos musiques de régiments. Il fit aussi partie de l'orchestre de la Société des concerts du Conservatoire. Ancien élève de la classe de composition de Carafa au Conservatoire, Caussin se produisit aussi comme compositeur. Il a publié une quarantaine d'œuvres pour l'ophicléide, ainsi que des méthodes pour le piano, l'ophicléide, la trompette et le cornet à pistons.

Le 18 janvier est mort à Dublin, à l'âge de quatre-vingt-six ans, John-William Glover, qui avait publié, en 1859, une sélection des *Mélodies irlandaises* de Thomas Moore et qui fit, durant plusieurs années, à Londres et à Dublin, des conférences très remarquées sur la musique irlandaise. Après avoir appartenu, dès 1830, à l'orchestre de Dublin, il succéda à Haydn Corri comme maître de chapelle de la cathédrale. En 1851, il fonda l'Institut choral de Dublin et fut chargé de la partie musicale aux anniversaires d'O'Connell et de Gratran. Un de ses opéras, dont le livret avait été écrit par Edmond Falconer d'après le *Village abandonné* de Goldsmith, fut représenté à Londres il y a une vingtaine d'années.

Pour remercier nos lectrices du renouvellement de leur abonnement, nous leur offrons 250/0 de réduction sur le prix d'un abonnement d'un an à la belle encyclopédie des Travaux de Mains de la Femme: *La Broderie Française*, recueil de modèles inédits, avec explications claires et précises, de **Crochet, Broderie, Dentelle, Lingerie, Tricot, Objets d'Ameublement**, etc.

Cet organe, tiré en plusieurs couleurs, est un guide pour les initiées et pour les personnes qui désirent apprendre. Nous ajoutons qu'il peut être mis entre toutes les mains, car il ne contient que la partie technique.

Le prix est de 4 fr. l'an. Pour obtenir la réduction, envoyer la bande du journal et un bon de poste de 3 francs à M. le Directeur de la *Broderie Française*, 14, rue de Beaune, Paris.



Chronique Théâtrale

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Le Lion Amoureux

Fidèle à sa promesse de passer en revue les œuvres les plus notables du grand répertoire, M. Lénéka a offert hier aux habitués des soirées de gala une reprise du *Lion amoureux*.

La comédie de Ponsard nous intéresse à divers titres : l'auteur, qui eut son heure de célébrité, est presque un Lyonnais, étant né à Vienne, et le *Lion amoureux*, dont le succès fut très vif à son apparition, peut être compté comme son œuvre la plus saillante et la plus complète ; c'est assurément le spécimen le plus remarquable d'un genre qui a marqué une étape dans l'histoire du théâtre contemporain.

S'inspirant à la fois des romantiques, dont il tempérerait sagement les audaces, et des pseudo-classiques dont il s'efforçait de rajeunir la manière, Ponsard a développé dans le *Lion amoureux* une donnée romanesque ingénieusement agencée dans un cadre historique. Bien construite, solidement charpentée, avec un sens très juste de la scène, la pièce de Ponsard aurait pu prendre place parmi les œuvres que n'atteint pas le temps, si la versification et la langue réalisaient toujours les intentions de l'auteur.

Voilà près de vingt ans que le *Lion amoureux* n'avait pas reparu sur l'affiche des Célestins ; il faut savoir gré à M. Lénéka de nous avoir rendu une œuvre peu connue de la génération actuelle et que la troupe des Célestins a très soigneusement interprétée.

M. Jean Sarter a rendu avec beaucoup de fougue et de chaleur le rôle d'Humbert, jadis créé par Bressant, et s'y est fait justement applaudir.

M. Arnaud compose avec sa conscience ordinaire le personnage du général Hoche ; les rôles féminins confiés à M^{lles} Gondy et Darthenay et les personnages de second plan, incarnés par MM. Thorsigny, Ferréal et Cousin, ont droit également à des éloges.

Stolzing.



Concerts et Spectacles

Eldorado. — Polin va nous quitter dans quelques jours et nous ne pouvons qu'engager les retardataires à se hâter, s'ils veulent apprécier ce qu'il y a de nuances et de diversité dans le jeu de cet excellent artiste.

Le 1^{er} mars, nombreux débuts. A l'étude, une pièce inédite, dont on dit grand bien : *Chez le Commissaire*.

Casino des Arts. — Succès persistant. *Ohé les gones!* après deux mois de scène continue à tenir victorieusement l'affiche et s'achemine vers la centième.

Scala-Bouffes. — *Le Pompier de Brindas*, la pièce locale qui doit passer après le *Nouveau Vieux Jeu*, est presque au point, de telle sorte que l'amusante parodie de Cardel-Hervé n'aura plus que quelques représentations.

Cirque Rancy. — Tous les soirs, à 8 h. 1/2, et jeudis et dimanches, à 3 heures, représentations équestres. Au programme : Les deux pygmées indiens Fatma et Sinaun, les plus petits êtres de la création. Les phoques et lions de mer, etc.

CRÈME SIMON sans rivale pour l'hygiène et les soins de la peau, se méfier des contrefaçons et exiger toujours la véritable CRÈME SIMON.



Chronique Sportive

LE MONDE ET LE SPORT

Les Bals. — Ainsi que nous l'avons dit dans notre dernier numéro, les fêtes étaient nombreuses, samedi dernier, 17 février.

Dans les salons de l'Hôtel de l'Europe, le *Cyclophile Lyonnais* donnait son bal annuel et nous ne nous rappelons pas avoir encore vu une foule plus nombreuse et plus élégante répondre à l'invitation de l'une des plus mondaines parmi nos sociétés sportives.

Entouré des membres du Conseil d'administration, M. Terrasse, président du C. L., accueillait d'un mot aimable les invités.

M. le Préfet du Rhône s'était fait représenter par M. Martin, vice-président du Conseil de préfecture, et M. le Gouverneur par le capitaine Goybet.

Remarqué parmi les nombreux uniformes les commandants Wulliam et Planche, le capitaine Monnier, etc.

Tandis que les amis du Cyclophile Lyonnais se réunissaient à l'hôtel de l'Europe, dans les salons du Grand-Café avait lieu le bal offert par le *Cercle de l'Aviron*.

Nous tenons cependant à remercier MM. Garbit, président du Cercle, Page, vice-président ; Brenot, Archinard, et les autres membres du comité des délicates attentions dont nous avons tous été comblés.

Le bal du Moto-Club. — Le succès de la fête donnée pour la première fois par notre Club des Chauffeurs a été sans précédent et l'on danse encore à l'heure où paraissent ces lignes. Nous en parlerons dimanche prochain, ainsi que de la sortie sur Ampuis, digne pendant à celle de Montmerle, effectuée à la sortie du bal du Cercle de l'Aviron, samedi dernier.

Une troisième fête mondaine — et des plus *select* — avait également lieu samedi dernier.

Les membres du *Central Club* avaient, en effet, lancé, parmi les amis privilégiés qu'ils comptent dans la société lyonnaise, des invitations d'autant plus recherchées qu'elles étaient difficiles à obtenir.

J. d'A.

NOUVELLES SPORTIVES

Hippisme. — Le Concours hippique de Lyon aura lieu du dimanche 22 avril au dimanche 29 inclus.

Les Courses de Lyon sont fixées aux dimanches 6 mai (plates), mardi 8 (plates), Jeudi 10 (obstacles), et dimanche 13 (obstacles).

Football. — Dans la rencontre qui a eu lieu dimanche dernier entre le F. C. R. L. et l'A. C. L. (équipes premières), le Football-Club a été déclaré vainqueur par 6 points à 3, après une lutte fort dure.

Cette rencontre comptait pour les championnats du Sud-Est.

Le même jour, le Stade Grenoblois, venu à Lyon pour matcher le Racing Club de Lyon, le battait pour la 2^e fois.

UN FLIRTAGE PEU BANAL



CHAMB'LIN-SOUBRETTE... — Aoh schoking ! finissez M^r Paul, vous allez faire verser le chocolat de Sa Majesté !

Le Gérant : GOJON.